

Géopolitique : « Génocide colonial » ou ruine de la France coloniale ?

Category:

1800-1900,1900-1930,1930-1935,1935-1940,1940-1942,1942-1945,1945-1954,1955-1962,2020-2030,Actualités

6 juillet 2025



Selon un histrion du nom de Jean-Michel Apathie, la colonisation française aurait été une entreprise génocidaire à ce point emblématique que le nazisme s'en serait inspiré...

Ce faquin qui, il y a quelques années, proposait de raser le château de Versailles (!!!), n'inventait rien en proférant ces inepties. Il ne faisait en effet que répéter servilement le discours décolonial dominant, s'inscrivant ainsi dans la lignée de l'Emmanuel Macron candidat à la présidence de la République, qui osa parler à Alger de la colonisation comme d'un « crime contre l'humanité » décoloniaux.

Singulier « crime contre l'humanité » et singulier « génocide » en effet, qui eurent pour résultat l'explosion démographique coloniale, et plus particulièrement algérienne, la population de ce dernier pays passant d'un peu plus d'un million d'âmes en 1830 à plus de dix millions en 1962...

Autre poncif de la doxa, la France aurait tiré sa richesse du pillage de son empire. Avant même tout examen des chiffres, la réponse à cette accusation récurrente tient en une question de bon sens : puisque la France tirait sa prospérité du « pillage » de son Empire, pourquoi son économie ne s'est-elle donc pas effondrée avec la décolonisation ? Pourquoi, tout au contraire, a-t-elle économiquement considérablement bénéficié de cette rupture durant la décennie 1960 ?

La réponse à cette question a été donnée en 1984 par Jacques Marseille qui publia un livre fondateur (republié en 2005) dont le titre était « *Empire colonial et capitalisme français, histoire d'un divorce* ». Dans ce livre, l'auteur bouleversait totalement et en profondeur la perspective coloniale en démontrant que :

1) Contrairement à ce qu'avait postulé Jules Ferry, les investisseurs privés se détournèrent de l'Afrique, laissant donc à l'Etat français le fardeau de sa mise en valeur à travers les emprunts

d'Etat et les impôts des Français.

2) L'Empire ne fut pas une « bonne affaire » car ses produits qui n'étaient pas rares furent achetés par la métropole à des coûts supérieurs à ceux du marché international.

3) Les territoires n'ayant pas de ressources propres, leurs budgets durent être constamment alimentés par la France.

Non seulement la France n'a donc pas pillé l'Afrique, mais, tout au contraire, elle s'y est ruinée. Son empire africain fut même un boulet économique pour la France qui s'était condamnée à y assurer la totalité des investissements dans tous les domaines, qu'il s'agisse du génie civil, de la santé ou de l'éducation. En retour, et là encore contrairement aux mensonges des décoloniaux, l'empire lui fournissait à des prix supérieurs à ceux du marché des productions qu'elle payait en réalité deux fois puisqu'elle les avait subventionnées.

Bernard LUGAN

[*Afrique réelle*](#)

Editorial du mois de juillet 2025

[Guerre en Ukraine : Origines, enjeux, manœuvres et illusions](#)

Category: 2020-2030,Actualités,Géopolitique
6 juillet 2025



En 1989, lors de la chute du Mur de Berlin, l'optimisme régnait. Le politologue américain Francis Fukuyama publiait un article retentissant, « La fin de l'Histoire ». La démocratie libérale, l'économie de marché, les valeurs occidentales, avaient triomphé du nazisme en 1945 et du communisme soviétique en 1989, et étaient donc désormais définitivement établies et indépassables pour l'ensemble de la Planète.

Après la victoire en Irak, en 1991, de la coalition conduite par les états-Unis (mais avec un mandat de l'ONU), le président George Bush Sr. proclama le « Nouvel ordre mondial ». Désormais les affaires mondiales seraient réglées conformément à un ordre international fondé sur des règles, dans le cadre de l'ONU et sous la bienveillante hégémonie américaine, celle de l'unique super-puissance désormais.

Cet optimisme, en gros partagé par les opinions publiques occidentales jusque vers la fin de la première décennie du XXIe siècle, fut sans doute l'une des causes de l'absence d'une réelle étude objective, de la part des Occidentaux, des problèmes qui se posaient, de la Russie à la Chine en passant par l'Europe ex-communiste et le Moyen-Orient. En particulier deux problèmes ne furent pas perçus, qui pourtant constituent l'origine profonde du conflit actuel. Tout d'abord, contrairement à ce que pensaient les idéologues libéraux, on ne sort pas aussi facilement que cela du communisme, qui n'était pas un simple paravent mais qui avait engendré un système politique, une économie et une société qui avaient leur propre logique.

Et d'autre part les problèmes de nationalités, grande question européenne depuis le XIXe siècle, mal réglés par les traités de paix de 1919-1923, que l'on pensait avoir disparu après 1945 à la suite de la politique stalinienne (expulsion des Allemands d'Europe orientale, redéfinition des frontières polonaises) et de la réorganisation de la Yougoslavie par Tito, explosèrent tous à partir de 1991.

[...]

Pour lire l'article "[La guerre d'Ukraine : Origines, enjeux, manœuvres et illusions](#)" écrit par Georges-Henri SOUTOU et extrait du Bulletin de l'Amicale des Anciens des services spéciaux de la défense national n° 270 de mars 2025, [cliquez ICI](#)

[Plan Jedburgh : Les Français premiers acteurs de la Libération en France](#)

Category: 1940-1944 : Résistances en France, 1942-1945, 1944 : Débarquements en France, 2ème Guerre Mondiale (1939-1945), Actualités, Amérique du Nord, Global, Le rôle des Services spéciaux dans la préparation du débarquement, O.S.S. (USA), Renseignement, Services français, SOE (GB)

6 juillet 2025



Le plan Jedburgh, initié en juillet 1942 par le Special Operations Executive (SOE) et l'Office of Strategic Services (OSS), visait à soutenir la Résistance dans les territoires occupés pour faciliter l'avancée des troupes alliées après le débarquement. Cette collaboration anglo-américaine, enrichie par la participation des résistants français, belges et hollandais, comprenait la formation et le déploiement de 100 équipes d'opérations spéciales. Recrutées et entraînées dans le secret, ces équipes furent parachutées pour mener des missions de sabotage et de soutien aux maquis. Le bilan de cette opération secrète, bien que marqué par des pertes, témoigne de son impact crucial dans la lutte contre l'occupant nazi.

Commentaire AASSDN : Comme chaque année mais plus encore cette année, les médias et la classe politique mettront en avant le rôle essentiel joué par les Alliés dans cette opération qui avait pour objectif de vaincre le nazisme après que Hitler ait déclaré la guerre aux Etats-Unis le 11 décembre 1941 soit 4 jours après Pearl Harbour.

La libération de la France démarra par les 2 débarquements de Normandie essentiellement anglo-saxon et canadien (6 juin 1944) et de Provence (15 août 1944) essentiellement franco-américain. Si ces débarquements furent des succès, ce fut d'abord grâce aux innombrables renseignements très précis et actualisés transmis à Londres (vers la France Libre et l'*Intelligence service*) pendant des mois sur les troupes allemandes (infrastructures, dispositifs et matériels) par les grands réseaux de Renseignement de la Résistance (*Confrérie Notre-Dame* et *Alliance* notamment) mais aussi par des équipes de deux ou trois « commandos » souvent dirigées par des Français, entraînées en Grande Bretagne, puis parachutées en France occupée (Plan *Jedburgh* et opération *Sussex*).

L'AASSDN tient particulièrement à rappeler le sacrifice de ces combattants de l'ombre, agissant dans la clandestinité et tenus au secret qui ont accepté de sacrifier leur vie pour la liberté de leur pays.

c'étaient des garçons et des filles de 17 ou 25 ans, des patriotes ardents et de vrais guerriers qui n'ont pas eu la notoriété donnée par Hollywood au « soldat Ryan » et à ceux du « jour le plus long ». Mais faut-il rappeler que le premier mort du débarquement fut un parachutiste français largué en Bretagne.

Enfin et quelles que soient les conflits actuels, n'oublions pas de 2 soldats allemands sur 3 furent tués par l'armée rouge aux côtés de laquelle l'escadrille française *Normandie Niémen* combattit et se couvrit de gloire. Elle fut la seule unité alliée à combattre sur le front oriental.

Naissance du plan *Jedburgh*

L'idée du plan *Jedburgh* est née en juillet 1942 au SOE (*Special Operations Executive*). L'OSS (*Office of Strategic Services*), se rapproche de lui dès avant le débarquement en Afrique du Nord pour analyser la possibilité d'envoyer du personnel en zone occupée afin de faciliter la progression des troupes après le débarquement, car le potentiel de la Résistance et l'expérience des réseaux anglais sont des atouts majeurs. Mais le plan stagne. Ainsi, afin de faire réagir le commandement, le SOE monte la manœuvre *Spartan* du 3 au 11 mars 1943. Les Américains y sont observateurs. L'exercice est si positif qu'un mémorandum est rédigé par les deux services 5 jours après. Il définit le rôle, les moyens de commandement et de contrôle ; un effectif de 70 équipes de 3 hommes dont 1 originaire du pays ; les fonctions au sein des maquis et les moyens de communication. On prévoit de larguer les équipes en uniforme pour leur assurer la protection des conventions en vigueur, cependant les habits civils sont admis.

En avril, le nombre des équipes est porté à 100 dont 30 fournies par les pays envahis (France, Belgique et Hollande) car on prévoit de lourdes pertes

Recrutement et entraînement

La création du Comité National de la Résistance en mai 1943 facilite le rapprochement entre la France et les Alliés. En juillet, la France est invitée à recruter pour le plan. De Gaulle accepte, et le commandant Saint Jacques du bureau central de renseignement et d'action (BCRA), fait le tour des régiments d'Afrique du Nord. Les critères sont bien établis. Il ne s'agit pas seulement de recruter des baroudeurs mais des hommes ayant du cran, intelligents, aptes à jauger une situation politique locale et à s'imposer aux chefs des maquis et aux autorités civiles en place.

Si les Alliés fournissent leur quota sans difficulté, ce n'est pas le cas de la France. Saint Jacques puise la majorité des effectifs dans les unités non prévues pour la campagne d'Italie. Sa tâche est ardue suite aux réticences des colonels chefs de corps. Le quota n'est atteint qu'en avril 1944 alors que les cours ont débuté début février. Pour assurer la discrétion du plan *Jedburgh*, les Britanniques créent un nouveau camp d'instruction afin d'être sûrs qu'il reste inconnu de l'ennemi. Le château de Milton Hall, à Peterborough, est réquisitionné. Au lieu de STS (*Special Training School*), ce centre prend l'appellation de ME 65 (*Military Establishment 65*).

Bien qu'installés dans un superbe cadre, les rapports entre les nationalités manquent de cordialité. Les Britanniques découvrent leurs cousins d'Amérique différents de ce qu'ils imaginaient et parfois plus étrangers que les Français eux-mêmes. Ces derniers, qui ont vécu 3 années de propagande de Vichy et l'affaire de Mers-El-Kébir, gardent leurs distances à l'égard des Anglais. De plus, ils sont exclus de la direction de l'école que se partagent les Alliés, et font face à des instructeurs qui prétendent leur apprendre à combattre alors qu'ils ont connu la campagne de 40 et celle de Tunisie... C'est en fait la guérilla qu'ils vont apprendre. Les cours s'enchaînent à un rythme soutenu et abordent tous les sujets utiles aux futures missions : parachutisme ; armement allié et ennemi ; tir instinctif ; mise en œuvre d'explosifs ; radio et

chiffrement ; organisation de zone de parachutage et guidage d'avion ; marches commandos et close-combat avec le major Sykes.

L'ambiance est morose et la rigidité du directeur du centre, le colonel Spooner, n'arrange rien. En avril, il est remplacé par le Colonel Musgrave. Tout s'améliore. Des permissions sont accordées. Il crée une osmose entre les stagiaires en formant avant l'heure les « teams » par libre choix des officiers qui choisissent ensuite leur radio. Puis, il organise un concours de dessin destiné à créer un insigne commun à tous. C'est Victor Gough qui gagne en créant les ailes « SF ». En mai et juin, 25 équipes partent pour Alger, le rayon d'action des avions ne pouvant assurer leur largage dans le sud de la France depuis l'Angleterre.

Les missions

A partir du 6 juin, Tempsford et Harrington sont les bases d'envol depuis l'Angleterre. En Algérie, ce sont celles de Maison Blanche et Blida.

Les missions se regroupent en 5 zones d'actions : la Bretagne ; la vallée de la Loire ; l'axe Châteauroux-Toulouse ; les Alpes et le sud-est ; enfin le nord-est. En juin, le but principal de retarder les renforts allemands vers la Normandie est atteint. Les mois suivants, la mission de protection des flancs des armées de libération progressant depuis la Normandie et la Provence est une réussite.

L'utilisation du potentiel Jedburgh se répartit ainsi : en juin, 13 teams sont largués dans le sud, le centre et la Bretagne. En juillet, 11 autres suivent vers la Bretagne et le centre-ouest. En août, suite au débarquement de Provence, l'aide aux maquis s'intensifie. 53 teams sont parachutés vers le sud-ouest et les Alpes. En septembre, 10 teams renforcent l'est. Sur le front Atlantique, 4 autres sont déposés par mer. En novembre, un dernier team est positionné en Alsace face à la menace allemande. Chaque équipe saute avec une douzaine de containers d'armes ce qui permet aux Jedburghs d'instruire les maquis en attendant les parachutages demandés par radio. Le commandement des maquis n'est pas automatique et se fait en fonction des circonstances, mais la supervision reste la règle.

Le bilan

Au total, 92 équipes Jedburghs sont envoyées en France dont 1 proche de la Belgique. En Hollande, 8 teams sont parachutés, dont 6 en appui à l'opération Market Garden.

285 hommes ont été Jedburghs en France (103 Français, 89 Britanniques, 83 Américains, 8 Hollandais, 1 Belge et 1 Canadien). Les prévisions de 40% de perte n'ont heureusement pas été atteintes. On déplore cependant 19 tués (13 au feu, 4 exécutés après capture et 2 sauts mortels); 25 blessés (18 au feu et 7 au saut); 4 prisonniers.

Bertrand SOUQUET

Historien, fils de Jedburgh



Stagiaires Jed en salle de formation de télégraphie sans fil (W/T)



Entrainement aux barres parallèles dans la cour de Milton Hall



Team Daniel : Entraînement au stand de tir



Team IVOR : saut nuit du 6 au 7 aout 1944 à Beddes, 6 km de Chateameillant, Indre. Balisage par Jed team Hamish.

de G à D : T Sgt lewis GODDARD (US) W/T code name "Oregon ", atterrissage hors DZ, se tue a l'atterrissage, parachute en torche, KIA

Captain Brit John Howard COX, team leader, code name "Monmouth ", atterrissage hors DZ, tombe dans un trou et se fait une entorse

Ltn Fr Robert COLIN code name "Selune", IF "LE DANTEC", atterrissage hors DZ, tombe dans un trou, une balle de son pistolet lui traverse la jambe

[Joséphine Baker au Panthéon](#)

Category: 1940-1944 : Résistances en France,Actualités,Affaire Josephine Baker,Europe de l'Ouest,Renseignement,Services allemands

6 juillet 2025



Par Alain Juillet et Marie Gatard

Avec l'entrée au Panthéon de Joséphine Baker, beaucoup retiennent le combat d'une femme qui a utilisé sa grande notoriété au service de la lutte contre le racisme et pour l'émancipation des Noirs en soutenant le mouvement américain des droits civiques, puis en s'impliquant comme franc-maçonne, à partir de 1960, dans la lutte pour l'égalité des droits pour toutes et tous.

Pourtant ce n'est pas seulement une femme exceptionnelle pour son action en faveur de la fraternité universelle, symbolisée par la fratrie de tous les enfants qu'elle a adoptés, venus de toutes les régions du monde, pour toutes et tous, c'est aussi la combattante pour la liberté de la France qui est aujourd'hui honorée.



Joséphine Baker - Photo Studio Harcourt (1948)

Les anciens des Services spéciaux sont particulièrement fiers de voir ainsi reconnue l'une des leurs mais beaucoup ignorent ce qu'elle a pu faire réellement. C'est pourquoi il a semblé utile

aux auteurs de cet article d'en raconter l'histoire en utilisant les mémoires et livres qui évoquent le combat de la femme de l'ombre qui prenait si bien la lumière.

Elle ne reculera effectivement devant aucun risque pour la France.

Quand elle est contactée, dès septembre 1939, par le capitaine Jacques Abtey, de la section allemande du contre-espionnage français dirigé par le capitaine Paul Paillole, elle accepte immédiatement de se mettre à la disposition du service avec ces paroles : « *C'est grâce à la France que je suis devenue ce que je suis. Je lui vouerai une reconnaissance éternelle. Les Parisiens m'ont tout donné, en particulier leur cœur, je leur ai donné le mien. Je suis prête, capitaine à leur donner aujourd'hui ma vie. Vous pouvez disposer de moi comme vous l'entendez.* »

Voir la vidéo produite par le Ministère des Armées

De la misère à la danse

Danseuse aux Folies Bergères, l'artiste a alors 33 ans, elle est devenue une image mythique du music-hall.

L'ascension de la petite fille du Missouri a été prodigieuse. Sa mère, métisse noire et indienne, et son père, batteur de Saint Louis, d'origine espagnole, qui ont monté un numéro de chant et de danse, se produisent dans des bars et des music-halls.

De son vrai nom Freda Mac Donald, elle est l'aînée de la famille, mais, un an après sa naissance, son père quitte sa mère, et celle-ci, qui tient la petite fille pour responsable, se comporte avec une grande brutalité. Le froid, la punition, la misère sont le terreau de son enfance. À huit ans, elle travaille comme bonne à tout faire dans la maison d'une blanche, où elle dort avec le chien près du tas de charbon. Elle est tirée de cet univers quand sa patronne l'ébouillante pour la punir, des voisins ayant entendu les cris de l'enfant. À onze ans, elle assiste à un événement qui la marquera à jamais, l'émeute raciale du ghetto de East Saint Louis. Des gens ont été brûlés dans l'incendie, elle voit s'enfuir les fugitifs traqués comme des bêtes. À treize ans, après une rupture violente avec sa mère, elle se marie, pour peu de temps, avec un garçon de wagon-lit, Willie Wells.



La danse est déjà son univers. Dans les rues de Saint Louis, elle a appris les mouvements typiques des danseurs de jazz des années 20 aux États-Unis. Élevée dans la tradition baptiste, elle aime les cérémonies religieuses où musique et rythme entraînent les fidèles qui tapent des pieds, battent des mains, se balancent dans une atmosphère hypnotique. Elle est imprégnée de l'idée que l'âme peut s'exprimer à travers le corps.

C'est ainsi qu'après avoir été serveuse, elle se joint à un groupe familial de musiciens de rue, où elle apprend à jouer du trombone. C'est là qu'elle épouse, à quinze ans, Willie Baker, dont elle gardera le nom, et qu'elle réalise son rêve, entrer dans le corps de ballet d'un groupe en tournée. Elle y joue d'abord les remplaçantes, mais finit par se faire connaître dans le rôle de girl comique : elle grimace, se démène avec un entrain irrésistible, capable de n'importe quelle posture sans jamais arrêter de loucher.

Scandale et enthousiasme : la Revue nègre

À la même époque à Paris, en 1925, sévit un véritable engouement des artistes pour l'exotisme, en particulier pour l'art africain. Le peintre Fernand Léger, qui vient de voir l'exposition d'art nègre au musée des Arts décoratifs, suggère à l'administrateur du théâtre des Champs-Élysées de présenter un spectacle entièrement réalisé par des Noirs. La troupe dont fait partie Joséphine est pressentie. Elle a alors dix-neuf ans, danse en solo et commence à faire parler d'elle. C'est son premier contact avec la France.

De ce pays, Joséphine attend tout et, surtout, d'y échapper à une discrimination raciale particulièrement lourde à l'époque dans son pays. Paris lui offrira plus qu'une terre d'accueil, il fera d'elle une star. Mais si ce corps se dresse comme une œuvre qui exalte le monde des arts, si le nom de Joséphine Baker est aussi synonyme de liberté et d'ouverture sur le monde, l'Éros, propice aux fantasmes, indigné certains. Les catholiques s'offusquent, au point que l'Église en vient à s'alarmer. Pourtant, la star décide de rester en France.

Elle devient la compagne de Giuseppe Abatino, dit Pepito, qui passe pour un gigolo et se révélera être, durant leur union de dix ans, un remarquable impresario. C'est lui qui organise pour elle une tournée mondiale. Celle-ci débute à Vienne où des étudiants de droite veulent empêcher les artistes de couleur de se produire. L'Église, offusquée par des exhibitions de sensualité aussi tumultueuse, s'en mêle. Joséphine est horrifiée. En Argentine aussi, dit-elle, « *les partis catholiques m'ont traquée de gare en gare, de ville en ville, d'une scène à l'autre* ». En 1929, la police de Munich interdit le spectacle.

Arrivent les années 30. Elle a retrouvé la France, seul pays pour elle « *où l'on puisse vivre facilement* ». Elle est danseuse au Casino de Paris, devenu music-hall respectable. Joséphine s'est transformée : elle est vêtue avec simplicité et s'est mise à chanter. *La petite Tonkinoise* et *J'ai deux amours* sont sur toutes les lèvres. En 1934, elle tentera l'opérette et remportera un vrai succès dans le rôle de *La Créole* d'Offenbach.

Pourtant son désir de retourner dans son pays pour s'y imposer à Broadway se soldera par un échec. Comprenant qu'elle n'y a définitivement pas sa place, elle rentre à Paris mener une nouvelle revue aux Folies Bergères. Pepito est mort brutalement au printemps 1936. En 1937, en épousant Jean Lion, un riche courtier en sucre, elle obtient la nationalité française. La même année elle passe le brevet de pilote.

La star et le contre-espionnage

Quand éclate la guerre, en 1939, la star noire est en quelque sorte rattrapée par le racisme. On entendait déjà les accents du nazisme et les cruautés de l'idéal aryen. Les nazis considèrent les Noirs comme une menace pour la « *race blanche* ». C'est un agent de théâtre qui la met en rapport avec le capitaine Jacques Abtey, un Alsacien de 33 ans, énergique et sportif, un blond au front haut et aux yeux bleu pâle.

Avant la guerre déjà, le chef de la section des services secrets travaillant contre l'Allemagne avait eu l'idée d'utiliser des comédiens français à l'occasion de leurs déplacements à l'étranger.

« *Quand le jeune capitaine Abtey me parla pour la première fois de Joséphine Baker, dira le colonel Paillole, je fus réticent. Nous nous méfions au 2e Bureau des enthousiasmes à la Mata Hari. Je craignais qu'elle soit une de ces personnalités brillantes du monde du spectacle qui, à l'épreuve d'un vrai danger, bien différent de leurs affres habituelles, se cassent comme du verre ; il me dit que Joséphine, c'était de l'acier.* » Sous la coupe de Jacques Abtey, Joséphine Baker devient *honorable correspondant*.

Elle « *ignorait tout du service de renseignements et devint rapidement un H.C. de tout premier*

ordre, dit Abtey. Cette femme universellement connue n'avait rien d'une barbouze. On se doute qu'elle n'opérait pas davantage en manteau couleur passe-muraille. Ce fut précisément en tant que Joséphine Baker qu'elle n'attirait pas l'attention sur son activité secrète. (...) Mieux, je parvins moi-même en certaines circonstances à passer complètement inaperçu en voyageant auprès d'elle avec un faux passeport en qualité de secrétaire ou d'artiste. »

« **Mission accomplie !** »

Une longue route d'aventures va commencer pour Joséphine et son « officier traitant ». Le monde du renseignement de la vedette devient vite celui des ministres, des ambassades, voire des rois.

En 1940, Jacques Abtey est chargé d'établir, pour les Services spéciaux français, une liaison avec l'Intelligence Service, en vue d'un échange permanent de renseignements et afin de recevoir des consignes pour l'action commune. Il est décidé qu'il va accompagner la star dans sa tournée au Portugal et en Amérique du Sud ; il se fondera dans la troupe avec un passeport au nom de Jacques-François Hébert. Joséphine commence son travail de couverture, qui implique d'énormes risques, d'autant qu'elle fait inscrire sur le passeport de son coéquipier « *accompagne madame Joséphine Baker* ».

Pour ce premier voyage, ils partent avec une synthèse des renseignements recueillis jusque-là par le service de Paul Paillole, reproduite en langage chiffré et à l'encre sympathique (emplacement des principales divisions allemandes, effectifs, matériel, terrains d'aviation et même une photo d'une péniche que les Allemands projettent d'utiliser pour une invasion de l'Angleterre).

Tout le monde se presse pour voir la vedette, Abtey passe inaperçu, il fait pour ainsi dire partie des bagages. À l'ambassade de Lisbonne, par l'attaché de l'Air anglais, il entre en contact avec un membre de l'Intelligence Service. Joséphine, revenue seule à Paris, pourra dire à Paillole : « *Mission accomplie !* »

Comme elle a besoin de renflouer ses finances, entamées par l'expédition à Lisbonne qu'elle a tenu à assumer, elle reprend à Marseille *La Créole*. À partir de ce moment, elle n'acceptera jamais aucune aide pécuniaire pour tout ce qu'elle fera pour la Résistance ou les soldats de l'Alliance.

Abtey est resté à Lisbonne pour mettre sur pied les modalités de collaboration avec les Anglais. Le service français sera basé à Casablanca et les courriers transiteront par le Portugal. Rentré à Marseille pour la première d'un spectacle de Joséphine, il lui dit qu'il a besoin d'elle pour la suite de ses missions et qu'ils vont s'installer au Maroc. N'hésitant pas un instant, elle interrompt les représentations pour cause de maladie et fait prendre ses bagages dans son château de Dordogne. Mais elle tient à ses animaux et l'on voit arriver dans sa cabine du bateau en partance pour l'Afrique du Nord : son danois, sa guenon, son singe-lion, son ouistiti, et ses deux souris blanches.

Ils embarquent aussi avec la dernière synthèse de renseignements. Mais, arrivé à Casablanca, Abtey a de telles difficultés pour obtenir un visa pour Lisbonne que Joséphine décide d'y aller à sa place. « *Dans une valise, dira-t-il, elle emmenait la synthèse de Paillole que je lui avais*

transcrite à l'encre sympathique sur une partition de musique. De me voir écrire avec de l'eau l'avait bien amusée. C'était la première mission qu'elle allait accomplir seule à l'étranger. » Pour justifier sa présence à Lisbonne, elle y donne quelques représentations et revient radieuse.»

Mosaïques, orangers et colonnes de marbre

Elle se replie alors à Marrakech où deux personnalités lui ont ouvert les bras : un cousin germain du sultan, S.A. Moulay Larbi el-Alaoui, et le pacha de Marrakech, S.E. Si Thami el-Glaoui. Séduite par cette ville, elle s'installe avec sa suite, dont Abtey, dans une demeure de rêve au fond d'une impasse de la Médina : vestibule couvert de mosaïques, jardin intérieur à colonnes de marbre, orangers, fontaine gazouillante. Elle est frappée par la spiritualité qui émane de cette féerie. Mais le travail continue.

Malgré les dangers qu'il y a pour elle à aller en Espagne, alors sous tutelle occulte des Allemands, elle décide de s'y produire, ce voyage étant favorable à leur mission. Elle en reviendra avec, fixées à ses sous-vêtements par une épingle de nourrice, les notes qu'elle a prises sur les ambassades et les milieux politiques espagnols.

Mais, soudain, sa santé arrête son élan : elle a une péritonite et son cas est des plus sérieux. Un lit de camp est dressé auprès d'elle pour Abtey qui la veille, mais doit souvent la quitter pour les besoins de sa mission. Elle l'aide encore à sa manière : sous prétexte de visites à la malade, il peut donner dans sa chambre la plupart de ses rendez-vous clandestins.

Cependant, de rechute en rechute, Joséphine mène une incessante lutte pour la vie, qui va durer dix-neuf mois.

Un jour, elle voit arriver à son chevet un grand gaillard au visage ouvert, le vice-consul américain Bartlett : « *Miss Baker étant d'origine américaine, dit-il, personne ne trouvera surprenant que je lui fasse des visites.* » Abtey a en effet établi de nouveaux contacts avec les Américains, entrés dans la guerre. C'est ce même Bartlett qui leur annoncera un jour : de graves événements se préparent.

À la mi-octobre 1942, on offre à Abtey de diriger le 2^e Bureau de l'état-major militaire d'un mouvement de France Combattante qui vient de se former à Casablanca. Et les agents de Paillole ont été pressentis pour neutraliser, sous la direction du général Béthouart, le commandement supérieur des troupes du Maroc qui sont sous la direction du gouvernement de Vichy.

Le 8 novembre 1942, la DCA se déchaîne contre les premiers avions alliés, c'est le début du débarquement en Afrique du Nord. Joséphine exulte, Abtey la voit « *bondir de son lit métallique, se lancer sur la terrasse, son maigre corps vêtu d'un pantalon de pyjama et d'un méchant tricot, les pieds nus* » et, levant un poing vers le ciel : « *Je vous l'avais toujours dit ! C'est cela les Américains !* » Elle suit la bataille du toit de la clinique.

Le deuxième jour des combats, elle tient, malgré sa faiblesse, à accompagner les représentants de la France Combattante qui vont se mettre à la disposition de l'état-major américain : une civière leur permettra de se déplacer sous la protection d'une ambulance de la Croix-Rouge.

Des milliers de soldats l'écoutent chanter

Enfin, le 1er décembre, Joséphine quitte la clinique. À Marrakech, Si Mohamed Menebhi met à sa disposition un pavillon de son palais. Mais une paratyphoïde la terrasse à nouveau et elle enrage de ne pouvoir s'engager aux côtés de son officier traitant. Pourtant, le 1er février, à peine rétablie et les cicatrices des interventions chirurgicales qu'elle a subies lors de son long séjour à la clinique n'étant pas entièrement refermées, pour aider les gens de sa couleur, elle monte sur les planches dans un foyer de soldats américains noirs (les blancs ont leur propre club). Le général Clark, qui assiste au spectacle, viendra la féliciter à la réception où l'on verra les plus hauts gradés de l'armée interalliée. Elle renaît à sa vie de star et se met à la disposition du haut commandement des troupes engagées, pour donner gratuitement des spectacles pour soutenir le moral des soldats. Et, alors qu'elle n'a plus un sou et qu'elle doit, pour se renflouer, donner une série de représentations au *Rialto* à Casablanca, la première est un gala au profit de la Croix-Rouge française. Le succès est énorme. *J'ai deux amours, mon pays et Paris* déchaîne une émotion parfois déchirante.

Et, tandis qu'Abtey, qui a quitté le Corps franc coiffé par Giraud, attend l'occasion de s'envoler pour rejoindre de Gaulle, elle fait le tour des cantonnements (près de 300.000 hommes sont sous la tente ou dans des baraquements). Plusieurs fois par jour, elle monte sur les tréteaux ; sa loge est une tente. Près d'Oran, la scène est dressée au milieu d'un champ, plusieurs milliers de soldats l'entourent. À Mostaganem, on lui demande de chanter sur la place publique car les militaires sont en butte à l'hostilité de la population, majoritairement italienne et espagnole, et le chef d'état-major a décidé de les mêler à la foule, espérant susciter le pouvoir rassembleur de l'artiste.

Tout en chantant, elle descend parmi les spectateurs, prenant des bébés dans ses bras et les remettant aux soldats. C'est ainsi qu'elle réussit à créer cette atmosphère de fraternité à laquelle elle aspire tant.

Des milliers de kilomètres à travers le désert

Quand elle rentre, épuisée, Paillole et de nombreux membres du 2e Bureau sont arrivés à Alger, ainsi que le général Catroux, représentant de Gaulle. Abtey se met au service du BCRA, tandis que Joséphine accepte une tournée dans les camps britanniques de Libye et d'Égypte. On pourrait croire que son activité dans la Résistance va s'arrêter là, d'autant qu'il n'est pas question pour elle de rentrer en France où, depuis 1941, les nazis ont interdit l'entrée en zone occupée de toute personne de couleur.



Le SLT Josephine Baker avec Alla Dumesnil-Gillet CDT les formations féminines de l'air - Photo Archives AASSDN

Pourtant, les deux coéquipiers vont continuer à lutter ensemble, mais leur action prend une autre tournure. Il ne s'agit plus d'œuvrer contre les services allemands, mais d'observer le monde musulman où les rivalités ancestrales ressurgissent. Joséphine a une grande connaissance du milieu arabe et, si elle met les intérêts de la France au-dessus de tout, elle aime sincèrement ses amis musulmans. C'est dans cet esprit qu'elle va travailler.

Accompagnée d'Abtey, elle part donc pour le Moyen-Orient. Sous couvert d'une tournée de propagande, sous le haut patronage de De Gaulle et au profit de la Résistance en métropole, elle donnera des spectacles devant les troupes FFL.

UNE LETTRE
DU GÉNÉRAL DE GAULLE
A JOSÉPHINE BAKER

Colombey. Le Dono Eglise, 14/10/46.

LE GÉNÉRAL DE GAULLE.

Chère Mademoiselle Joséphine Baker,
C'est en toute connaissance de cause
et de tout coeur que je vous adresse
mes sincères félicitations pour la
haute distinction de Méritame française
qui vous a été attribuée. J'ai vu
et beaucoup apprécié, surtout, les
grands services que vous avez rendus
dans les moments les plus difficiles
je n'ai été, par la suite, que plus
touché de l'enthousiasme et de la

générosité avec laquelle vous avez
mis votre magnifique talent à la
disposition de cette cause et de ceux
qui la servent. Vous fermez et
vous-même formez des vœux ardents
pour votre succès et complet
établissement.

En attendant et avec l'honneur
de vos vœux, je vous remercie
d'agréer, chère Mademoiselle, mes
hommages les plus respectueux aux quels
une femme tient à joindre ses
vœux sympathiques servent.

J. de Gaulle

Toujours bénévole, pour pouvoir financer l'entreprise, Joséphine donne une grande soirée au théâtre municipal d'Alger. De Gaulle est parmi les spectateurs, il la félicite et lui fait remettre une petite croix de Lorraine en or. Il faut dire que Joséphine a un drapeau français de dix mètres orné d'une immense croix de Lorraine, qu'elle a déployé sur la scène. Elle le déploiera tout au long de sa tournée.

Elle suggère d'emmener avec eux un de ces amis, Madani Glaoui, neveu du pacha de Marrakech, un jeune homme plein de grâce et d'allant, acquis à de Gaulle, et dont le nom est

susceptible de leur ouvrir des portes. Et les voilà partis pour un extraordinaire périple, tous les trois en jeep, les bagages suivant dans un autre véhicule, Joséphine en tenue militaire de campagne. Elle va faire ainsi des milliers de kilomètres à travers le désert.

À Sfax, ville détruite, elle offre la recette aux sinistrés. À Alexandrie, le trio est invité par le prince Mohamed Ali qui s'intéresse à leur mission. Au Caire, grande soirée franco-égyptienne présidée par le roi Farouk et banquet en l'honneur de la star. À Beyrouth, président de la République sortant, ambassadeur et têtes couronnées de Grèce. Pour augmenter la recette au profit de la Résistance, Joséphine met aux enchères la croix de Lorraine en or offerte par de Gaulle : elle atteint 350.000 francs.

Damas, Jérusalem, Tel-Aviv, Jaffa, Haïffa, puis Le Caire à nouveau ; sur toutes les scènes, Joséphine fait flotter son grand drapeau, symbole de la résurrection de la France. Bilan de la mission : une action de propagande et plus de trois millions de francs pour la Résistance.

Cependant, à Beyrouth, à l'élection du nouveau président de la République libanaise, le candidat français est battu, l'union arabe marque le premier point. Les renseignements recueillis par Abtey sont tous transmis à Alger et, devant la révolte grondant au Liban et les manifestations du Caire, ce dernier décide de rentrer le plus rapidement possible dans la capitale algérienne pour rapporter de vive voix les suggestions faites par les personnalités libanaises rencontrées.

L'échec de la France au Moyen-Orient occupe les esprits et change déjà les mentalités. Impression des deux coéquipiers : « *le torchon brûle* ». Les mouvements nationalistes intéressent les services de renseignements français, autant qu'américains et britanniques.

Mais Joséphine paie son infernale randonnée dans le désert et doit être opérée d'urgence d'une occlusion intestinale. Le palais Menebhi, où elle est en convalescence, est un lieu privilégié d'observation pour juger de l'évolution des dispositions des notables marocains à l'égard de la France.

À la veille du Débarquement en France sur les côtes normandes, elle accepte une tournée de propagande au profit de la France libre, en Corse, qui vient d'être libérée ; le but est, là, une démonstration à l'intention des Américains, dont l'attitude à l'égard de De Gaulle est plus qu'équivoque ; au point qu'un jour, un membre du corps diplomatique conseille à la vedette de ne jamais monter dans l'avion du Général.

Son avion s'écrase en mer

Quand elle rejoint la Corse en avion avec Abtey, s'apprêtant à poser le pied en France pour la première fois depuis quatre ans, peu après la Sardaigne, un moteur tombe en panne. Le ciel est sillonné d'avions français, tandis que le leur perd de l'altitude et finit par descendre vers la mer. « *Calez-vous !* » crie le pilote. Le grand drapeau roulé sert de coussin protecteur à Joséphine. L'avion s'écrase dans une gerbe d'eau, sa carlingue de bois éclate, ses occupants grimpent sur une aile au milieu des bagages flottants. Ils sont tombés dans une anse, un groupe de tirailleurs Noirs accourt sur la plage. La soirée de gala sera assurée, Joséphine chantera pour les hommes qui vont libérer la France occupée.

Engagée le 23 mai 1944 dans l'armée, le lieutenant Joséphine Baker débarquera elle-même en zone sud avec les Forces féminines de l'Air : tenue de campagne, barda et casque réglementaires, vie de soldat.

Abtey la retrouve à Paris, aux Halles, calot sur la tête, dans un grand manteau gris-bleu de la RAF, pourvu par ses soins des boutons de cuivre de l'armée de l'Air française, une grosse écharpe de laine autour du cou ; elle s'approvisionne en gros pour les vieux de la banlieue (sans tickets d'alimentation grâce à ses relations). Elle s'est engagée dans la lutte contre la misère.

Pour une série de spectacles au profit des sinistrés, on lui recommande l'orchestre de Jo Bouillon. Ils suivront ensemble la progression de la 1^{re} Armée, parcourant la zone française en Allemagne occupée. À Berlin, elle représente la France au cours d'un spectacle grandiose où figurent les grandes nations alliées. À Buchenwald libéré, elle ira au chevet des typhiques intransportables.

Une nouvelle tranche de vie attend la star, mais, en retrouvant la paix, avec Jo Bouillon devenu son mari, elle ne renoncera jamais à lutter avec l'étonnante générosité dont elle a toujours fait preuve, notamment pour sa cause première : l'abolition des barrières raciales. Voulant prouver qu'on peut vivre ensemble sans discrimination, elle adoptera douze enfants d'origines différentes.

L'activité de Joséphine Baker dans le cadre des services spéciaux a été minimisée par certains, pour lesquels elle n'aurait pas été un véritable agent de renseignements. Sans elle, pourtant, le véritable agent de renseignements que fut Jacques Abtey n'aurait jamais pu mener à bien ses missions. Elle a tout le long de l'Occupation pris des risques considérables pour le « couvrir » et s'est dépensée parfois au-delà de ses forces pour la Résistance. Ses décorations en témoignent. Elle a reçu la médaille de la Résistance, en 1946, dans son lit de la clinique de Neuilly (nouveaux ennuis de santé) et, en 1961, dans son château des Milandes, en Dordogne, les insignes de la Légion d'honneur et la croix de guerre avec palme.

Ses funérailles nationales, en 1975, étaient sans précédent pour un artiste.

Alain Juillet et Marie Gatard

Cet article a été publié le 19 septembre 2021 dans le numéro 256 du Bulletin bimestriel de l'AASSDN, l'Amicale des Anciens des Services Spéciaux de la Défense Nationale. Nous le reproduisons ici avec l'aimable autorisation de leurs auteurs et de l'AASSDN.



Alain Juillet, vice-président de l'AASSDN - Photo © JFD



Marie Gatard, Historienne AASSDN - Photo ©

Quelques livres pour en savoir davantage

Joséphine Baker, une Américaine à Paris, Phyllis Rose. Ed. Fayard, 1990

Joséphine, Joséphine Baker et Jo Bouillon. Ed. Robert Laffont, 1976

Voyages et aventures de Joséphine Baker, Marcel Sauvage. Ed. Marcel Sheur, Paris, 1931

Joséphine Baker contre Hitler, Charles Onana. Ed. Duboiris, 20XX

2^e Bureau contre Abwehr, Jacques Abtey. Ed. de la Table Ronde, 1967

La guerre secrète de Joséphine Baker, Jacques Abtey. Ed. Siboney, 1948

Bulletin de liaison de l'AASSDN, n° 177 et 127

J.A., Rémy. Ed. Galic, 1961

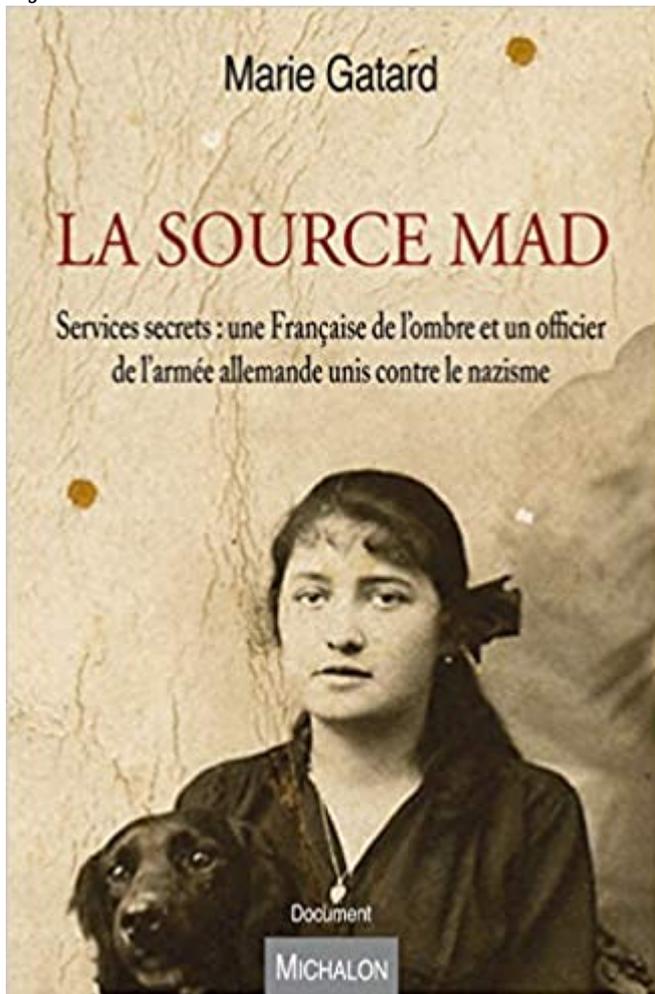
Services spéciaux, Paul Paillole. Ed. Robert Laffont, 1975

Mes missions face à l'Abwehr, Gilbert Guillaume. Ed. Plon, 1973

Combats de femmes, Marie Gatard, L'esprit du Livre, 2009

Source MAD : Française de l'ombre

Category: 2ème Guerre Mondiale (1939-1945), Europe de l'Ouest, Général Louis Rivet, Renseignement, Services allemands, Source MAD
6 juillet 2025



Un événement majeur de l'histoire du renseignement français pendant la Seconde guerre mondiale, à travers l'histoire d'un couple interdit : Madeleine Richou, agent des Services spéciaux français secrets clandestins, et Erwin Lahousen, officier autrichien au service de la Wehrmacht, unis contre le nazisme.

La position stratégique de Madeleine Richou-Bihet et de Erwin Lahousen Elder von Vivremont a fait de leur engagement une source de renseignements de première importance sur tous les projets de Hitler. Madeleine Richou était agent des Services spéciaux français clandestins (elle était sous la coupe directe des futurs généraux Rivet et Navarre). Erwin Lahousen, officier de renseignement autrichien, versé dans la Wehrmacht à la suite de l'Anschluss, fut un des principaux collaborateurs de l'Amiral Canaris, chef du service de renseignements allemand, l'Abwehr, et, de ce fait, un des hommes les mieux informés de l'époque, puisqu'il assistait fréquemment aux réunions des plus hautes instances de l'armée allemande, parfois en

présence de Hitler. Il participa à la préparation de certaines des tentatives d'attentats contre ce dernier et fut un des principaux témoins à charge lors du procès de Nuremberg. A eux deux, ils ont constitué ce que les services français appelaient " la source MAD ", du nom de guerre de Madeleine Richou.

Si les mémoires de cette dernière sont restés enfouis dans les archives du Service historique de la Défense, inaccessibles à la consultation jusqu'à une date relativement récente, c'est qu'elle a toujours su respecter son devoir de réserve.

On peut y suivre aussi au quotidien la montée du nazisme à Vienne puis à Berlin, et les ravages perpétrés par l'arrivée successive des troupes allemandes et soviétiques à Budapest, où elle a vécu 50 jours dans une cave sous un champ de bataille. À travers les dires de Lahousen, on vit aussi les sauvageries du front de l'Est.

C'est Madeleine qui parviendra à faire libérer son compagnon, prisonnier des Américains à la fin de la guerre, en faisant reconnaître le rôle réel de cet officier autrichien antinazi.

[Voir l'article du Figaro Magazine](#)

[Voir l'ouvrage en ligne](#)

[Les Services Spéciaux de la Défense Nationale pendant la guerre 1939-1945 \(SR Terre\)](#)

Category: 1935-1940,1940-1942,1940-1944 : Résistances en France,1942-1945,1944 : Débarquements en France,Europe de l'Ouest,Extraits de bulletin,Général Louis Rivet,Guerre d'Indochine (1946-1954),L'action des services avant et après 1942,Les rapports avec la France Libre,Les rapports avec les autres réseaux,Où étaient les agents des Services spéciaux avant 1942 ?,Pourquoi la résistance des Services spéciaux est-elle si mal connue ?,Qu'est-ce que les T.R. ?,Renseignement,Services allemands,Source MAD,SR Guerre (Kleber)
6 juillet 2025

Le S.R. TERRE

Au moment où un peu partout sont célébrées les grandes dates de la récente Histoire de France, il nous a paru nécessaire de rappeler à nos adhérents l'oeuvre accomplie par les Services Spéciaux de la Défense Nationale et, particulièrement, par les S.R. « Terre », « Air », « Marine »,

De nombreux Bulletins précédents ont consacré au C.E. et à la S.M. de longues pages et nous ne reviendrons pas, du moins pour l'instant, sur l'action (les Services de Sécurité Militaire et des T.R. au cours de la dernière Guerre Mondiale.

Nous commençons donc aujourd'hui par la publication d'un travail effectué par le Colonel SIMONEAU et qui porte sur le Service de

Renseignements de l'Armée de Terre et son Réseau clandestin « Kléber ».

LE S.R. DE L'ARMÉE DE TERRE

Le souci du renseignement a toujours hanté les Chefs d'Etat. Sous l'Ancien Régime, les Rois de France ou leurs Premiers Ministres ont toujours eu un cabinet noir, et ont employé à des missions spéciales précises, des personnages dont la petite histoire surtout a conté les aventures plus ou moins romancées.

Ce n'est que sous le Premier Empire et pour des fins aussi bien opérationnelles que politiques, que le besoin d'une organisation se fit sentir.

Le Baron VIGNON reçut en effet mission de créer et de mettre en oeuvre un Service secret chargé de la recherche et de la centralisation du renseignement, l'Empereur se réservant personnellement l'interprétation et l'exploitation.

De 1814 à 1870 on reprit les errements antérieurs, mais en présence, du danger que constituait le Reich allemand, et dans un but préventif on créa en 1873 au 2ème Bureau de l'E.M.A., une section de recherche qui, avec des fortunes diverses répondit à ce que le haut commandement de l'Armée française en espérait, et qui par la suite fut appelée couramment le « S.R. ».

Lors de l'entrée en guerre de 1914 le S.R. comptait, face à l'Allemagne trois postes installés respectivement à Mézières, Nancy et Belfort, mais ce dernier mieux placé à l'aile du dispositif des Armées, absorba les moyens des deux autres, et renseigna constamment le commandement sur le potentiel de guerre du Reich, et sur les activités de ses grandes unités au-delà des fronts de contact.

La victoire de 1918, la création de la S.D.N., les conférences de désarmement, la limitation des forces allemandes à une Reichwher de cent mille hommes, l'activité des commissions de contrôle, tout cela diminua considérablement l'audience que le S.R. avait su acquérir pendant les hostilités.

Il fallut l'avènement d'HITLER à la tête du Troisième Reich, et la création de l'Axe pour qu'en face du nouveau danger, on se décidât à donner au S.R. des moyens mieux adaptés à la situation.

1939- 1940

L'Anschluss de l'Autriche, l'affaire des Sudètes, l'occupation totale de la Tchécoslovaquie, les préparatifs face à la Pologne, la construction de la ligne Siefried, qui s'inscrivaient dans le temps avec le triplement du nombre des grandes unités, la création d'une force offensive de Trois Corps d'Armée (XIVe, XVe, XVIe) groupant les divisions motorisées, mécanisées et blindées, accrue par la mise sur pied de deux C.A. en Autriche et un en Tchécoslovaquie furent suivis de près et signalés, dès les premiers indices, dans les délais les plus courts par le S.R. qui au 1er septembre 1939 comprenait :

- Une Direction Centrale, articulée :
 - Section de Commandement,
 - 3 Sections géographiques (1),
 - 1 Section scientifique et économique,
 - 1 Section moyens techniques et recherches,
 - 1 Section radio, photo, correspondances spéciales,
 - 1 Section Marine,
 - 1 Section Air.
 - Six postes principaux :
 - BENE à Lille, - BREM à Metz,
 - SCM à Belfort, - SER à Marseille,
 - SDRC à Toulouse, - SEA à Alger,
- ayant une composition à peu près semblable à celle de la Direction centrale mais avec une seule section géographique, la mission étant à la fois définie et localisée (2).

Chaque poste actionnait un nombre variable d'annexes légères à proximité des passages de frontière.

- Des postes extérieurs installés dans la plupart des capitales.

Ce dispositif toutefois devait être remanié dès l'entrée en guerre, en raison de la création d'un « front » en principe imperméable. Le BREM de Metz se dessaisit d'une partie de ses moyens, au profit de deux postes d'aile BENE et SCM et de certains postes extérieurs, et devint BREP, poste accolé à l'échelon central.

Le BREP, enrichi d'une importante section économique et scientifique, fut chargé de la recherche à longue portée, en utilisant les plateformes constituées par les pays non belligérants.

Cette organisation permettait de répondre aux besoins de la conduite des opérations, et compte tenu du tempérament du Führer, un accent particulier fut mis sur tous les indices de préparatifs offensifs.

Le regroupement de troupes de toutes armes autour des formations blindées des W.K. (régions territoriales du Reich), l'accélération de l'instruction dans les camps, le remplacement dans les unités statiques d'hommes jeunes par des recrues âgées (³), signalés opportunément, montrèrent au Commandement que les Nazis n'avaient nullement l'intention de se limiter aux succès remportés sur la Pologne, et à des joutes oratoires par le truchement de Radio - Stuttgart.

Le rassemblement de forces importantes au Sud du Jutland, signe avant-coureur de l'invasion du Danemark, puis de la Norvège, bien que signalé au fur et à mesure de son exécution parut invraisemblable.

Il en fut de même plus tard, lorsque de plusieurs sources, on connut le déploiement de nombreuses formations blindées dénombrées et identifiées devant les frontières hollandaise, belge et luxembourgeoise.

Pendant la retraite de mai - juin 1940, le BREP absorba la plupart des éléments S. R. repliés du Nord, et tout comme ses voisins BENE et SCM mena le difficile combat du renseignement en manoeuvre rétrograde.

La bataille était perdue, mais le contact de l'adversaire par le renseignement était étroitement maintenu.

JUIN 1940 - NOVEMBRE 1942

La situation de fait créée par l'armistice de juin 1940 ne modifia en rien l'activité du S. R. dont le principal objectif resta la Wehrmacht.

La ligne de démarcation qui coupait la France en deux ne fut pas longtemps une gêne. Elle favorisa la réorganisation du Service et le resserrement des liaisons avec les alliés.

Le jour même où l'armistice devenait effectif, des postes légers fonctionnaient déjà à Saint-Justin (Landes), Langon (Gironde), Périgueux (Dordogne), Châteauroux (Indre), Mâcon (Saône-et-Loire).

Le 15 juillet, l'ensemble du S. R. avait repris dans

la clandestinité une activité normale.

Direction P 1 Vichy-Chamalières (Puy-de-Dôme)

P 2 (ex. BREP) Vichy

P 3 (ex. BENE) Limoges

P 4 (ex. SCM) Lyon

P 5 (ex. SER) Marseille

P 6 (ex. SDRC) Toulouse

P 8 Rabat

P 9 Tunis

P 10 (ex-SEA) Alger

P 12 Liban-Syrie

Le 1er août 1940 des antennes étaient déjà en place à Paris, Marmande, Montmorillon, Châteauroux, La Madeleine (Moulins), Chalon-sur-Saône, Mâcon.

Le nombre de ces antennes se multiplia progressivement tant en zone occupée que sur la ligne de démarcation, et en juin 1941, grâce à un jeu de « boîtes aux lettres » et de filières d'acheminement dues à des concours bénévoles, les bulletins de renseignements parvenaient à destination souvent plus rapidement que par les voies régulières.

Malgré un camouflage très poussé l'ordre de bataille de la Wehrmacht était entièrement connu. Quant aux mouvements de troupe et de matériel par voie ferrée, ils étaient signalés par les ingénieurs et cadres de la S.N.C.F. avant leur exécution avec toutes les précisions de dates et lieux d'embarquement, de débarquement ou de dernier transit vers des destinations lointaines ⁽⁴⁾.

Les ingénieurs des P.T.T. affectés aux lignes souterraines à grandes distances permirent malgré de gros risques, d'intercepter les communications téléphoniques protégées du commandement allemand. Cette opération ⁽⁵⁾, réalisée à Noisy-le-Grand puis à Livry-Gargan, sous la dénomination de « source K » donna des résultats exceptionnels en quantité et en qualité.

Pendant toute l'année 1942 ⁽⁶⁾ . un simple accident causa sa fin, car sa réalisation ne fut jamais détectée par les services secrets allemands. Création, identification, localisation, mouvements de grandes unités, mise au point de matériels nouveaux, activités de la Gestapo, inquiétudes et récriminations du Haut Commandement, étaient

devenus une pâture quotidienne dont nos alliés étaient les grands bénéficiaires, grâce à des liaisons sûres et rapides.

Outre les liaisons régulières clandestines (radio, courriers spéciaux)

sur lesquelles nous ne nous étendrons pas par discrétion, l'essentiel des renseignements recueillis par le S. R. (comme par le C.E. d'ailleurs), était instantanément acheminé chez les alliés par les voies ci-après :

- Délégation des U.S.A. à Vichy Major Bob SCHOW, Capitaine de Vaisseau SALABOT.

- Délégation des U.S.A. à Berne Attaché Militaire LEGGE.

- Ministre du Canada à Vichy : M. DUPUIS, Capitaine Aviateur CASSIDI .

Enfin, les valises diplomatiques étaient largement utilisées. Nous citerons pour mémoire simplement celle qui s'est rendue au Portugal, acheminée de temps en temps par l'actuelle Mme BIDAULT.

NOVEMBRE 1942 - AOUT 1944

L'occupation totale du territoire donna lieu à des remaniements importants dans le S.R. de l'Armée de Terre.

Les postes et leurs antennes passèrent dans la clandestinité totale ; les personnels qui faisaient l'objet de recherches précises de la Gestapo furent dirigés sur l'A.F.N. ; la Direction centrale se transporta à Alger avec son Chef le Colonel Louis RIVET. Cet exode a fait l'objet de récits dans nos précédents Bulletins (tel le Bulletin n° 5). Nous n'y reviendrons pas.

Le transfert était indispensable. Il ne fut réalisé qu'à la dernière limite du possible, après mise en place du Central clandestin (KLEBER) que dirigeait le Colonel DELOR et l'adaptation des liaisons radio à la situation nouvelle.

Les ressources en personnel qualifié, existant en A.F.N. furent rapidement drainées pour faire face aux impératifs nouveaux :

- Liaison avec le Commandement français et allié d'A.F.N. ;

- Participation effective à la campagne de Tunisie ;

- Préparation des campagnes futures ;

- Intensification des liaisons avec la France

clandestine, et avec les postes extérieurs (ceux-ci officiellement couverts par le Gouvernement de Vichy purent continuer de remplir leur mission, sauf celui de Bucarest qui rompit dès le 8 novembre 1942. L'acheminement des renseignements put se faire sans perte de temps grâce à la complaisance des Alliés, et à la tolérance des autorités locales ;

- Utilisation intensive de la plateforme ibérique ;
- Liaison avec les S.R. alliés (U.S. : Colonel EDDY ; GRANDE-BRETAGNE : Brigadier CODRINGTON ; POLONAIS : Colonel SLOWIKOWSKI).

Ainsi s'installa à Alger, rue Charras, dès la fin de 1942, la Direction des S.R. et S.M., rattachée directement au Commandant en Chef, le Général GIRAUD, installé au Palais d'Eté. Le Colonel du CREST de VILLENEUVE prit la direction du S.R. TERRE, le Colonel RONIN celle du S.R. AIR, le Capitaine de Corvette TRAUTMANN la direction du S.R. MARINE.

Le 3 janvier 1943, le Commandant PAILLOLE prenait à son tour la direction des Services de Sécurité Militaire et de C.E. et s'installait à EL-BIAR (Villa Jaïs) où déjà le Lieutenant-Colonel CHRETIEN dirigeait les services de C.E. d'A.F.N.

Aucun problème majeur ne se présenta par rapport au Commandement et aux Alliés, les chefs du S.R. bénéficiant déjà d'une large audience. Les crédits financiers, aériens et maritimes nécessaires furent obtenus sans la moindre difficulté.

Le poste de TUNIS, sous l'autorité du Lieutenant-Colonel KIEL s'installa au KEF pour la campagne de TUNISIE et découpla des antennes à BEJA, TEBOURSOUK, MAKTAR, THALA.

En outre, deux missions clandestines, respectivement aux ordres des Capitaines LACAT et PERRUSEL fonctionnèrent sur les arrières ennemis.

Par leur activité, ces éléments, auxquels il convient d'ajouter les moyens techniques de recherche du Commandant BLACK, installé à Alger, permirent un contrôle permanent de la 5ème Armée, et des débris de l'Afrika Korps, avec pour aboutissement la reddition en rase campagne du Général von ARNIM.

Renforcée par quelques officiers évadés de France,

la Direction du S.R. fut à même de créer une section d'instruction et de montage d'opérations clandestines, dont la CORSE, la SARDAIGNE et l'ITALIE, furent les premiers objectifs. Ce furent les missions : DESAULE, CHOPITEL. GRIFFI, COLONNA D'ISTRIA, entre autres.

Des antennes opérationnelles, adaptées respectivement aux C.E.F. du Général JUIN (Capitaine WEIL, Lieutenants ZUNDEL, SIMA, FREY, ROCARD) et au détachement de libération de la Corse (Capitaines HAGE, ZIMPFER, LOECHER), outre leur part indéniable aux succès, lancèrent une série de missions sur l'île d'Elbe et l'Italie du Nord.

Mais la préparation des opérations de libération du territoire national resta la préoccupation principale des chefs du S.R. à Alger. Leur atout maître était le S.R. clandestin KLEBER.

Après l'éphémère direction du Colonel DELOR, celui-ci avait subi, en 1943, quelques coups durs (arrestations des Colonels LOMBARD, PELLISSIER, BERTRAND, Commandants HENRY, SCHMITT, Capitaines MAUER, BOUREAU, MISOFFE, notamment) et le problème de son commandement s'était posé à deux reprises. Finalement c'est au Commandant LOCHARD qu'échut cette lourde responsabilité. Jeune, mais déjà chevronné, prudent, bon technicien, celui-ci avait pris, en accord avec Alger, des dispositions qui lui permettaient de faire face aux besoins des forces alliées dans la triple éventualité de débarquements simultanés ou successifs sur les côtes de la Manche, de l'Atlantique ou de la Méditerranée.

Il lui fallait compléter et étoffer son dispositif, ce qui fut fait en implantant par atterrissages clandestins, parachutages, voie sous-marine, ou voie terrestre via Espagne, des équipes nouvelles bien pourvues en moyens de travail, et disposant de refuges sûrs.

Ainsi furent lancées d'Alger ou de Londres, sept missions de septembre 1943 à juin 1944 : « GALLIEN », couloir Rhodanien ; « ISIDORE », Bourgogne, Franche-Comté ; « PERNOD », Bourbonnais, Charolais ; « PIERRE », Plateau Central ; « CATINAT », Hautes et Basses-Alpes, Isère, Drôme ; « SCALA », Ile-de-France, Normandie ; « PANZER », Poitou, Charentes, Aquitaine. Deux autres au début d'août 1944 : « JORXEY », Doubs, Haute-Saône, Belfort ; « CAROLLES », Jura, Doubs.

L'hypothèse d'un débarquement en péninsule balkanique n'était pas écartée. Toutefois ce

territoire dont la situation politique était encore incertaine était l'apanage des grands alliés. Il n'y fut envoyé que deux missions dans la région de LJUBLIANA, en complément de celles qui opéraient en Italie du Nord et en vue de pénétrer le dispositif allemand dans la partie sud du Reich.

L'acheminement des courriers, les liaisons d'officiers complétant des contacts radio pratiquement permanents en dépit des activités allemandes de repérage par radio - goniométrie, permirent au Haut Commandement allié de choisir en toute connaissance de cause, les lieux et dates des débarquements. Les organisations de défense côtière étaient connues du S.R. Terre dans tout leur détail, ainsi que l'ordre de bataille des armées d'occupation, de sorte que les débarquements du 6 juin 1944 et du 15 août en Normandie et en Méditerranée connurent une fortune qui combla les espérances les plus optimistes.

AOUT 1944 - MAI 1945

La continuité de la recherche était un impératif, comme aussi la jonction effective avec les équipes clandestines et la liaison permanente avec la Sécurité Militaire (opérationnelle et territoriale) et les équipes C.E. (T.R.).

La création du S.R.O. (S.R. Opérations), formation de marche du S.R. fut ainsi décidée en mars 1944. Le Commandant SIMONEAU eut la charge de cette lourde responsabilité.

Débarqué avec les premiers éléments de l'Armée de LATTRE, le S.R.O. ne comprenait initialement que trois antennes provenant des éléments qui opéraient en Italie et en Corse (un détachement léger aux ordres du Capitaine DOUIN opéra en outre à la demande des alliés avec la T. Force U.S.).

Dès la libération de Marseille, il se grossit des équipes clandestines dont la mission était achevée et qui furent rapidement adaptées à la recherche en guerre de mouvement.

La jonction avec le S.R. KLEBER devint effective à l'arrivée de l'Armée à Mâcon.

La stabilisation de la Première Armée à BESANÇON permit de réaliser:

- Une intégration plus étroite des anciennes équipes clandestines
- Une mise en place d'agents dans la trouée de Belfort et en Haute Alsace
- L'adaptation d'une importante équipe à la VII e Armée U.S. (S.D.A.7) ;
- L'établissement d'une liaison avec une formation du S.R. français de Londres (Colonel RETHORE) qui opérait avec la III e Armée U.S.
- La création d'un centre d'instruction et d'une section de recherche du renseignement scientifique - L'utilisation de la plateforme helvétique pour la pénétration en Allemagne du Sud.

L'adaptation des antennes à toutes les grandes unités engagées s'avéra particulièrement efficace, tant pour la diffusion du renseignement, que pour la mise en place des agents par infiltration, ou pour le recueil de ceux-ci.

Une antenne fut laissée sur le front des Alpes et une autre participa aux opérations du front Atlantique.

Bien que disposant de l'O.S.S. - G2, le Commandement américain qui constatait la qualité des renseignements portant l'attache du S.R.O., donna les plus grandes facilités matérielles aux éléments français qui opéraient dans sa zone et qui initialement n'étaient adaptés qu'à la 2ème D.B. du Général LECLERC.

Il fallait faire vite. Profitant de la confusion qui régnait en Allemagne, des agents (transfuges de la Wehrmacht et volontaires français) furent poussés jusqu'au cœur du Reich, mais la nécessité de recueillir le renseignement et de le transmettre dans les plus courts délais amena certains officiers à pousser des pointes audacieuses à l'intérieur du dispositif ennemi, et même à prendre des initiatives particulièrement risquées.

Le 8 mai 1945, le S.R.O. partout en liaison avec les S.M. ou le C.E. était déployé comme suit :

- P.C. arrière : KARLSRUHE ;
- P.C. avant : UBERLINGEN ;
- Antennes à: CONSTANCE, LINDAU, DORNBIRN, FELDKIRCH, BERCHTESGADEN, DEGERLOCH, LEIPZIG.

Ce dispositif, par la suite, fut réajusté en raison de :

- La répartition des zones d'occupation entre les Alliés ;
- La démobilisation du personnel appartenant aux

- réserves ;
- La création d'un S.R. en zone française d'occupation en Autriche ;
 - L'envoi de volontaires en Indochine.

Au 1er août 1945, transporté à Baden-Baden, le S.R.O. devenu direction du S.R. en Allemagne était articulé en deux sous-directions :

- S.D. Nord : à LANDAU (PFALZ) ; Antennes : à COBLENCE - WORMS.
- S.D. Sud : à SCHEWENINGEN (WURTEMBERG) ; Antennes : à TUBINGEN (DORNBIRN).

Pendant ce temps, à Paris, la Direction Générale des Services Spéciaux (D.G.S.S.), dirigée par M. SOUSTELLE, s'était installée fin août 1944, boulevard Maunoury et boulevard Suchet.

Des considérations qui n'avaient rien à voir avec la technique de la Recherche du Renseignement avait peu à peu écarté de leurs postes les anciens chefs des S.R. Guerre et Aviation (7).

Une organisation nouvelle « chapeautait » les Services Spéciaux sur l'impulsion des Colonels DEWAWRIN et MANUEL.

En fait, les éléments centraux des anciens S.R. s'étaient effacés au bénéfice des équipes du B.C.R.A, de Londres et d'Alger. Seul le C.E. (S.M. et T.R.) avait conservé la direction et la structure mises sur pied à Alger par le Commandant PAILLOLE.

Rattachés à la Présidence du Conseil, et non plus au Commandement en Chef, les Services Spéciaux devaient encore subir dès 1945 une transformation profonde.

La guerre s'achevait.

La D.G.S.S. disparaissait à son tour et faisait place à la D.G.E.R. (Direction Générale des Etudes de Recherches), sous la Direction du Colonel DEWAWRIN (PASSY).

Plus tard encore la D.G.E.R. devait laisser la place au S.D.E.C.E.

CONCLUSION

La meilleure conclusion qui puisse se tirer de l'exposé précédent est sans aucun doute de tenter de résumer les résultats obtenus.

Nous empruntons au Général NAVARRE, ancien chef de la Section Allemande du S.R. et du Deuxième Bureau du Général WEYGAND, l'exposé succinct qui suit :

I. - Résultats obtenus avant la guerre

Le S.R. disposait d'un remarquable réseau d'informateurs. Certains admirablement placés.

La plupart avaient été recrutés de longue date, certains même pendant l'occupation de la rive gauche du Rhin, après 1918. Ils continuaient à travailler malgré les conditions très difficiles créées par l'avènement du nazisme. Le recrutement, depuis 1935, était devenu très ardu, mais continuait.

La reconstitution de l'armée allemande a été suivie du début à la fin sans aucune lacune dans aucun domaine.

Les grands événements politico-militaires ont tous été décelés à temps, et la plupart avec une très grande précision.

Le Commandement français et par conséquent le Gouvernement en furent avisés dans des conditions de temps permettant les meilleures exploitations :

- Réoccupation de la rive gauche du Rhin ;
- Anschluss ;
- Occupation de la Tchécoslovaquie ;
- Tractations russo-allemandes ;
- Concentration sur la Pologne ;
- Menace sur Dantzig, etc. etc.

Au surplus toute cette phase de l'activité du S.R. apparaît parfaitement dans le livre du Chef du Deuxième Bureau de l'Etat-Major de l'Armée de cette époque, le Général GAUCHE :« Le Deuxième Bureau au travail ».

Nul témoin n'était plus qualifié pour informer l'opinion de l'oeuvre magistrale accomplie avant la guerre par le S.R.

II. - Résultats obtenus pendant la « drôle de guerre »

S'il était besoin d'un témoignage irréfutable de l'action du S.R., pendant cette période, il conviendrait de se reporter aux archives de la Cour de Riom. Le Président CAOUS et le Procureur Général CASSAGNEAU ont confirmé les indications qui vont suivre et rendu un éclatant hommage à la clairvoyance du S.R.

- La mobilisation de l'armée allemande a été suivie unité par unité, sans aucune lacune ni erreur.
- Il en fut de même de la concentration des unités allemandes face à la Pologne, d'une part, à la France, au Danemark, à la Belgique et à la Hollande, d'autre part.
- La répartition des forces a toujours été parfaitement indiquée au Haut Commandement

Français, pendant la campagne de Pologne, pendant l'intervalle des campagnes de Pologne et de France.

Le transfert vers l'Ouest des grandes unités ayant pris part à la campagne de Pologne a été suivi intégralement par le S.R. Français, sans que jamais une grande unité allemande eût été perdue de vue pendant plus de 24 heures.

- Le dispositif allemand à la veille du 10 mai 1940 était connu dans les moindres détails, ainsi que les possibilités de manoeuvre qu'il portait en germe.

- La date et le lieu de l'attaque du 10 mai 1940 ont été communiqués au Commandement Français avec quelques réserves dès la fin mars 1940, et, avec certitude dès avril 1940.

- La constitution des armées de terre et de l'air allemandes a été tenue à jour sans lacune et cela aussi bien pour leur composition que pour leur équipement et leurs armes, et, pour si paradoxal que cela puisse paraître, le S.R. français a donné de l'armée allemande une description plutôt surévaluée : c'est ainsi que le nombre de chars des divisions blindées allemandes a été surévalué de 10 à 15 %, du fait que les sorties d'usine étaient en retard sur les prévisions.

- Au cours de la campagne de France l'essentiel des mouvements allemands a été identifié de bout en bout. En particulier chaque division blindée a été suivie sans aucune erreur grâce à l'interception et à l'exploitation de tous les messages de commandement des grandes unités allemandes. Ainsi purent être annoncées et décrites : l'attaque sur la Meuse, la marche vers la Manche, les regroupements en vue des attaques sur la Somme, en Champagne, etc., etc.

Il est permis d'affirmer avec le Général WEYGAND et la Cour de Riom, que le S.R. a admirablement rempli sa mission et qu'il n'a aucune responsabilité dans le désastre de 1940.

III. - Résultats obtenus pendant l'occupation

Jamais le travail sur l'Allemagne et l'Italie n'a été interrompu, ni diminué le rendement du S.R. L'ordre de bataille de l'ennemi fut constamment tenu à jour avec une précision quasi absolue.

L'acharnement de l'Abwehr et de la Gestapo à

poursuivre et à détruire les postes du S.R. KLEBER, serait s'il le fallait, une preuve supplémentaire de l'efficacité du S.R. TERRE et de l'aide décisive apportée par lui au Haut Commandement allié jusqu'à la Libération du Territoire.

Ainsi il est possible d'affirmer que le S.R (et le C.E.) ont été les premiers en date des réseaux de résistance et nous ajoutons que ce ne fut que normal.

Il nous paraît intéressant, à propos de cette période de l'action S.R. dont l'utilité a été si souvent contestée par les détracteurs de nos Services, de compléter l'exposé du Colonel SIMONEAU par ce témoignage ⁽⁸⁾ du Général WEYGAND - en date du 31 mars 1949. Nous le devons à l'obligeance du Colonel GASSER :

« ...Les Services de Renseignements ayant été supprimés par les Allemands, il n'existait officiellement à mon Etat-Major qu'un Deuxième Bureau (dirigé par le Commandant NAVARRE).

Le S.R. était donc clandestin...

Il y fonctionnait un système ayant pour but de transmettre dans les plus courts délais à la force d'intervention de Malte tous les renseignements recueillis par les postes établis sur la côte orientale de Tunisie et par l'aviation de Tunis sur les convois allemands et italiens se dirigeant vers la Tripolitaine en suivant les côtes françaises. Les renseignements transmis furent nombreux et aboutirent à la destruction d'un certain nombre de ces navires.

NOTES :

(¹) A - Allemagne - Europe centrale. B - Italie - Europe méridionale - Méditerranée. C - U.R.S.S. - Japon - Chine.

(²) Priorités pour les 3 premiers postes :

BENE 6° et 10° W.K. (de MUNSTER et BREME).

BREM 12, et 9° W.K (de MAYENCE et KASSEL.

SCM 7° et 5° W.K. (de MUNICH et STUTTGART).

(³) Personnels qui par suite du traité de 1919 n'avaient pas fait de Service Militaire.

(⁴) Les transports routiers de ravitaillement étaient imposés dans la plupart des cas aux transporteurs routiers français. Ceux-ci groupés en C.O.T.R. (Comité d'Organisation des Transports Routiers)

sous la présidence de M. Robert SIMON, se mirent spontanément à la disposition du S. R.

(⁵) Conception et réalisation Ingénieurs COMBAUX et KELLER. Exploitation JUNG, ROCARD, RIESS.

(⁶) La source « K » ne fut découverte que le matin de Noël 1942 par un détachement de Landeschützen qui prospectait des cantonnements.

(⁷) Le Général Louis RIVET a largement exposé dans des Bulletins antérieurs les conditions souvent décevantes et irritantes de ces transformations.

(⁸) Témoignage et documents recueillis par la Commission d'Enquête parlementaire (Tome VI, pages 1660 et 1661).

Sources : Bulletins N° 43 et 44